

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 24 (1916)

Heft: 11

Artikel: La Serbie en guerre : 1914-1916 [suite et fin]

Autor: C.S.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-554118>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

on peut, sans trop de difficulté, improviser des hôpitaux dans les bâtiments scolaires, dans des fabriques, dans des baraques, etc., en utilisant le mobilier de nos nombreux hôtels et hôpitaux qui remplit parfaitement le but désiré, comme nous l'avons vu en France et en Allemagne.....

....Me voilà parvenu au terme de mon exposé. Est-ce que les observations faites et les déductions que nous en avons tirées sont bien celles qui s'adaptent à nos conditions et à l'organisation sanitaire de notre armée? Seul, l'état de guerre pourra l'affirmer avec certitude. Quoi qu'il en soit, un fait est certain: ce n'est pas l'organi-

sation extérieure qui joue le rôle le plus important, mais bien l'esprit dans lequel cette organisation sera appliquée et poursuivie. C'est seulement lorsque nous tous, du haut en bas, du chef de clinique et du directeur d'hôpital jusqu'au médecin de campagne, du colonel au lieutenant du service de santé, nous aurons donné, corps et âme, tout notre effort pour notre peuple et pour notre armée; c'est seulement alors que nous, médecins suisses, aurons accompli notre devoir et que nous pourrons, même si la guerre éclate, maintenir notre honneur.

(Tiré de la
Revue méd. de la Suisse romande.)

Infirmières étrangères en séjour en Suisse

Grâce à la généreuse initiative d'un comité à la tête duquel se trouve M^{me} Hoffmann (cons. fédéral), et à la bienveillance d'un grand nombre d'hôteliers, quelques centaines d'infirmières des pays belligérants ont pu faire en Suisse un séjour de repos.

Une cinquantaine d'infirmières suisses éprouvées par la guerre ont eu le même privilège. Toutes ces gardes-malades ont

fait cet été, dans différentes localités de notre pays, une cure de repos gratuite qui leur a permis de reprendre avec courage leur travail fatigant.

Notre cliché (ci-contre) représente un groupe de ces infirmières lors de leur réception au Parc des Eaux-Vives, par la section genevoise de la Croix-Rouge, le 30 juillet 1916.

La Serbie en guerre. 1914-1916

Par le froid *(Suite et fin)*

Moi aussi, je me recroqueville de mon mieux, et mon regard à moitié endormi erre sur les champs, sur les pâturages et les vignes de cette belle vallée fertile de Schumadija. Il fait encore sombre; un arbre où pendent des feuilles sèches passe, puis une maisonnette blanche; puis une guérite de garde-voie, éclairée par les lumières de la dernière voiture du train,

apparaît et passe aussi. Une angoisse indéfinissable me saisit en apercevant dans le lointain les montagnes Bukulja à l'air si sombre et sévère. Là-bas, au-delà de ces monts, je connais une verte couronne d'arbres, de forêts; je revois en pensée un tableau qui s'est gravé profondément dans mon cœur d'enfant. J'ai déjà une fois ressenti cette angoisse, il y a quel-

ques jours, dans une tranchée, en considérant les soldats et les paysans de l'endroit même où l'on se battait. Hélas, par dessus les canons de leurs fusils, dirigés contre les ennemis, ils aperçoivent, tout là-haut, le village où ils sont nés, ils distinguent quelques maisons blanches, tout le reste est en flammes. Alors on comprend comment ces vaillants soldats, mal-

fixement sans voir et dans lesquels se lit la souffrance de la blessure encore fraîche.

A côté de moi, j'entends un murmure, mais je ne distingue pas les paroles; en me retournant j'aperçois une vieille paysanne à la figure toute creusée de rides: elle prie; son front est barré d'un pli sombre, ses yeux sont enfoncés, ses mains brunes, toutes raides de froid, sont jointes



Réception offerte aux infirmières françaises à Genève

Membres du Comité de la société genevoise de la Croix-Rouge (de gauche à droite): M. Schatzmann, secrétaire; Mlle Alice Hornung, bibliothécaire; (Mme Pascal d'Aix) Mme Wartmann-Perrot, vice-présidente; (Mlle Tarride, infirmière-major de Neuilly) Mme Dr. Keser; M. Maurice Dunant, vice-président; au fond, le Dr. Keser, tenant le drapeau offert à la section par sa dévouée présidente Mlle Alice Favre; à droite, M. Ls. Gœtz, trésorier.

(Cliché prêté par *La Patrie suisse*)

gré de longs et terribles combats, trouvent encore la force de résister.

Je suis fatigué et il fait froid; derrière moi, au travers du bruit des roues, j'entends gémir un blessé; à l'autre bout du wagon, un autre soupire. Je voudrais me retourner pour voir le blessé, — qu'est-ce qui me retient? je crois que j'ai peur de ces yeux grands ouverts qui regardent

et contractées.

— Où allez-vous, la mère, lui demandé-je, lorsque nos regards se rencontrent.

— Hier, j'ai enterré mon fils, aujourd'hui, nous fuyons. Pauvre moi! Je n'ai pas même pu arroser sa tombe d'une seule goutte d'eau!*) c'est sur notre propre

*) C'est ainsi que les Serbes bénissent les âmes de leurs morts.

seuil que la balle ennemie l'a atteint. Elle parle tranquillement, d'une voix éteinte. A côté d'elle une autre femme est accroupie, et contre elle s'appuie une jeune fille d'environ 16 ans, aux joues pleines, et l'air en santé. Elle a posé sa tête à la chevelure sombre sur les genoux maternels et s'est endormie. Sa respiration monte et s'abaisse, égale et douce; à quoi peut rêver cette fillette? Plus tard, lorsque la lune se leva, je vis sa figure; elle était belle, quoique rougie par le froid. La jeunesse et l'innocence lui donnaient une expression paisible et douce. Paix de l'âme! Jamais je ne te vis si pure!

Aux pieds de la jeune fille sont accroupis deux petits garçons de cinq à six ans environ; ils ont de bonnes joues rouges, de petits nez ronds et de grands yeux noirs.

On recommence à parler autour de moi, mais à mesure que le froid augmente, le silence se fait. Au bout d'un moment, les conversations recommencent; l'un parle de batailles, un autre raconte que, ces derniers jours, sur la route de Valjevo, il a fallu descendre du train plus de cent enfants morts de froid. Je regarde les deux petits garçons. On sent que le froid augmente. J'ai lu bien des récits de la campagne de Russie, de la retraite de la Grande Armée, mais c'était bien différent: là il était question d'hommes faits, ici ce sont des femmes, des enfants, des vieillards....

Un coup de sifflet retentit, nous arrivons à une station, nous rencontrons une lumière, puis une autre, puis plusieurs. Devant les maisonnettes des gardes-voies, il y a des vieux qui font les cent pas; ils portent sur l'épaule, ou à la main, un fusil ou un bâton où ils ont enfilé — par le milieu, comme des figues — des galettes de pain. Leurs barbes sont blanches de givre. Nous voyons de loin une cabane ouverte, avec un feu clair et chaud sur

le foyer. Nous nous arrêtons; des soldats sont stationnés et attendent près du bâtiment de la gare. Ils se dirigent vers le front; sur tous ces jeunes gens la faux de la mort semble levée; des privations et des douleurs de tout genre les attendent. Et quel froid! la parole est impuissante à rendre tout ce que ce mot devrait exprimer! Les soldats sont joyeux; on entend des chants et des rires, des voix confuses, des appels.

Mais, à côté de moi, des dents claquent; et, en effet, à l'arrêt du train, nous sommes saisis par le froid; je voudrais me lever et bouger, mais je crains de perdre ma place.

«Mère, j'ai faim», dit une petite voix. La mère, une paysanne, se donne l'air d'être occupée, et fait semblant de ne pas les entendre; j'entrevois un instant sa figure toute convulsée de douleur; elle n'a sans doute plus une miette de pain et ne peut prendre sur elle de dire: «Je n'ai rien à te donner.»

Le blessé qui gémissait il y a un instant, soupire, fait un effort pour se soulever sur le coude, gémit encore, tire son sac de dessous sa tête, en sort un morceau de pain militaire et le tend à la femme en disant faiblement: «Tiens, petite mère, donne ça aux enfants!»

La locomotive siffle de nouveau, nous partons. Un autre train nous croise, il va au front et il est surchargé de monde; au milieu de chaque wagon découvert, une sorte de pyramide s'élève.

«Qu'est-ce que c'est?» entend-on demander. «Des canons, — des Français!» répondent des voix dans l'obscurité.

Chacun cherche à apercevoir quelque chose; même le blessé se soulève avec peine, et fouille l'obscurité. Je ne sais ce qu'il réussit à voir, mais ses yeux brillent, des yeux dont toute tristesse a disparu, ils sont rayonnants d'espoir, de vie renaiss-

sante. La fillette qui dormait, il y a un moment, s'est réveillée, de même que les enfants.

« Mère, des canons! » c'est à peine s'ils savent ce que c'est, mais ils le répètent avec conviction et d'un ton recueilli.

La vieille femme derrière moi se signe en répétant sa prière avec dévotion.

Un coup de vent; on sent une odeur de brûlé, de poudre et de corruption; encore un coup de canon, puis cela siffle et gronde autour de nous, toujours plus près.

Le blessé, qui a peut-être irrité sa blessure en se levant pour voir les canons, gémit de nouveau. L'autre soldat, à l'autre bout du wagon chante: « O Serbie, ô notre mère! » Et le froid terrible rôde comme un fantôme autour de tous ces gens fatigués, meurtris; il pénètre dans les corps, il ferme les yeux, arrête les respirations et raidit les membres. « O Serbie, ô notre mère! »

Décembre 1915. — Et aujourd'hui? on ne trouve plus de véhicules pour les fuyitifs; les lignes de chemin de fer sont coupées, détruites; et les chevaux? ils tombent comme des mouches, leur effort a été trop grand, leurs fardeaux trop lourds. Et les bœufs? ils succombent aussi, tombent et périssent, comme les chevaux, comme les hommes, par milliers, tous ensemble.

Un torrent humain avance encore sur la terre, se fraie un passage par des sentiers inaccessibles, en avant, en avant, avec le courage du désespoir, loin de l'odeur du sang et de la poudre, loin de ceux qui ont détruit la patrie, le bien-aimé pays natal! La fatigue, la faim, le

froid saisissent les malheureux; ils tombent comme les chevaux au bord du chemin, les vieillards, les femmes, les enfants...

Le givre qui couvre la terre recouvre aussi les malheureux; la neige tombe doucement et forme le linceul des mourants et des morts.

Et moi! et moi!

O Serbie, lumière et joie de ma vie, je suis déjà marqué pour la mort. Bientôt je reposerai dans la tombe! Tous dans la tombe, toi et moi, et avec nous des millions, — oui des millions!

.

Et toi, ô Suisse aimée, toi qui es encore heureuse aujourd'hui, ô belle patrie, dont chaque maison contient le bonheur et la joie, pense, dans ta sécurité, à tous ceux qui n'ont plus rien, pas même un toit pour s'abriter; qui ne possèdent rien d'autre qu'un cœur rempli de tristesse et d'amertume, qui errent dans les pays étrangers, le désespoir dans l'âme, chassés de leurs maisons et de leurs champs, de la patrie qui leur était sacrée, qui était leur tout.

Oh! pensons avec amour à tous ces malheureux, et remercions le ciel qui nous a conservé la paix dans nos étroites frontières, afin que nous puissions servir d'asile à tant de misérables sans abri!

Que ceux qui ont encore un toit sur la tête, une chambre doucement chauffée, et chaque jour de quoi manger, que ceux-là donnent de leur superflu aux malheureux qui manquent de tout, qui sont près de mourir de faim, et qui, dans leurs souffrances, désespèrent des hommes et de Dieu!»

C. St.

